Elle est assise sur le plus haut tabouret de la cuisine, jambes pendantes, les pieds couverts de poussière. L'un d'eux est affreusement boursouflé, scié par la bride d'un chausson bleu. Son "mauvais pied", comme elle dit, la tourmente à nouveau. "Ça fait mal, non ?"

KUNZANG CHODEN

Le Cercle du karma

roman traduit de l'anglais (Bhoutan) par Sophie Bastide-Foltz

s'inquiète son amie. Tsomo se penche en avant, soulève le bas de son *go*, inspecte son pied et passe ses doigts sur les veines gonflées. A la vue de ces veines, noueuses, son amie a un mouvement de recul.

ACTES SUD

Extrait de la publication

Fille d'un "religieux laïque" et maître ès calligraphie, frustrée d'avoir vu l'accès au savoir réservé, dans la tradition bhoutanaise, aux seuls garçons, la jeune Tsomo, un an après la mort de sa mère bien-aimée, prend prétexte de la nécessité d'aller pieusement célébrer sa mémoire dans un temple éloigné de son village pour quitter sa famille. C'est alors que la jeune fille entame sa longue marche, véritable odyssée qui la mène de son village près de Thimphu, la capitale du Bhoutan, à Kalimpong en Inde et jusqu'à Bodh Gaya, haut lieu du bouddhisme.

Dans ce voyage, solitaire, qui est celui de toute une vie, une femme en quête de la sagesse promise par les enseignements du Bouddha part à la découverte de sa force intérieure et traverse d'innombrables épreuves jusqu'à ce que s'accomplisse enfin la métamorphose qui la fait accéder à la vérité si longtemps recherchée…

Premier roman en provenance du Bhoutan, un pays longtemps "interdit", ce foisonnant récit initiatique est une invitation à voyager au cœur d'une culture profondément méconnue. Brossant, à travers son attachante héroïne, le portrait d'une génération de femmes-pionnières prenant en main leur destin, Kunzang Choden offre, sur son pays, des aperçus inédits et particulièrement audacieux s'agissant d'un royaume réputé pour sa fermeture, car abordés avec une simplicité et une franchise – voire, parfois, un humour – qui ne cessent de surprendre.

"LETTRES INDIENNES"

série dirigée par Rajesh Sharma

Extrait de la publication

KUNZANG CHODEN

Née en 1952 au Bhoutan, Kunzang Choden a étudié à l'université de New Delhi ainsi qu'à la Nebraska University aux Etats-Unis. Auteur de quatre ouvrages, elle a travaillé sur la tradition orale et publié de nombreux articles sur la condition de la femme dans son pays tout en participant à plusieurs projets internationaux de développement du Bhoutan. Le Cercle du karma *est son premier roman.*

L'éditeur tient à remercier Françoise Pommaret,
directeur de recherche au CNRS
et spécialiste du Bhoutan, pour sa précieuse contribution

Titre original :
The Circle of Karma
Editeur original :
Zubaan, New Delhi, en collaboration avec
Penguin Books
© Kunzang Choden, 2005

© ACTES SUD, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00629-7

Extrait de la publication

Extrait de la publication

KUNZANG CHODEN

Le Cercle du karma

roman traduit de l'anglais (Bhoutan)
par Sophie Bastide-Foltz

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PROLOGUE

Elle est assise sur le plus haut tabouret de la cuisine, jambes pendantes, les pieds couverts de poussière. L'un d'eux est affreusement boursouflé, scié par la bride d'un chausson bleu. Son "mauvais pied", comme elle dit, la tourmente à nouveau. "Ça fait mal, non ?" s'inquiète son amie. Tsomo se penche en avant, soulève le bas de son *go*, inspecte son pied et passe ses doigts sur les veines gonflées. A la vue de ces veines, noueuses, son amie a un mouvement de recul. "Tu vois, Lham Yeshi, lui confie-t-elle, cette chose-là essaie de me dire quelque chose." Puis, avec une indifférence stoïque : "J'ai survécu à une maladie karmique. Peut-être que celle-ci aura raison de moi."

Elle se met à boire le thé que lui a préparé Lham Yeshi. Elle trempe un biscuit dans la tasse et le porte à sa bouche avant qu'il ne se désagrège, vite, en le suçotant bruyamment. Depuis que Lham Yeshi la connaît, elle l'a toujours vue manger ses biscuits ainsi. Rien de disgracieux ni de grossier. Au contraire, sa façon de s'y prendre, appliquée, presque recueillie, donnerait plutôt envie de l'imiter. Mais Lham Yeshi préfère les biscuits craquants et elle continue de les grignoter pendant que son amie les suçote. Elles ne se sont pas vues depuis plusieurs années. Peut-être

l'aspect le plus durable de leur amitié consiste-t-il en ceci qu'elles peuvent se perdre de vue pendant des années puis se retrouver, de la sorte, autour d'un thé agrémenté de biscuits, comme si elles s'étaient quittées la veille.

Tsomo veut savoir où est allée Lham Yeshi et ce qu'elle a fait durant toutes ces années. Quand elle lui dit qu'elle a passé un certain temps à l'étranger, Tsomo la regarde avec placidité. Ce qui l'intéresse surtout, c'est de savoir si Lham Yeshi a rencontré un certain maître bouddhiste dont le nom lui échappe pour l'instant, mais qui vit à l'étranger, quelque part. Comme Lham Yeshi lui répond que non, Tsomo insiste : "Vraiment ? dit-elle d'un air presque accusateur.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu connais ce maître ?

— Non, mais je voulais savoir si tu l'avais rencontré."

Elle ne tient pas à s'étendre. Lham Yeshi a immédiatement senti que son amie n'est pas dans son humeur habituelle, à parler, parler, avec cette manie qu'elle a de commencer toutes ses phrases par la question "Tu sais quoi ?" à laquelle Lham Yeshi répond invariablement : "Non." Quand Tsomo parle de sa vie, c'est un peu comme une rivière qui suit son cours. Le débit est lent, la plupart du temps, certains souvenirs donnant lieu à de petits rires semblables aux murmures d'un ruisseau. Puis, soudain, c'est comme un torrent qui rugit, l'emporte. Comme si son instinct la poussait à raconter sa vie, à se délivrer de son passé pour donner cohérence au présent. D'une rencontre à l'autre, autour d'un thé, par bribes, l'histoire de sa vie a émergé, pris corps, à la manière d'un gigantesque puzzle. Les

vides se remplissent peu à peu, l'image d'un tout se dessine.

Elles se taisent un moment. Puis le regard de Lham Yeshi erre du côté de la fenêtre, vers le jardin. Tsomo voit l'abricotier qu'elle lui a apporté, quelques années auparavant. Le jeune arbre vert pâle lui était parvenu dans une boîte de Nescafé, par une belle journée de printemps. D'une hauteur de quelques centimètres seulement, il avait été nourri comme un enfant. "C'est une variété des plus rares. Du Japon. Son fruit est délicieux. Prends-en soin et tu verras", avait-elle dit avec l'autorité et l'enthousiasme d'une experte en arboriculture. Plus tard, Lham Yeshi avait transplanté le jeune arbre dans le jardin de Tsomo, et celui-ci s'était aussitôt épanoui, poussant vigoureusement. L'année prochaine, il fera peut-être des fruits. Elle a la main verte. Une année, toutes deux avaient planté des haricots le même jour, Tsomo dans sa parcelle devant chez elle, et Lham Yeshi dans son grand jardin. Quelques mois plus tard, passant par là, Tsomo avait donné à Lham Yeshi un sac en plastique plein de gros haricots verts provenant de son petit carré de légumes. Les haricots de Lham Yeshi étaient encore en fleur. Lham Yeshi sait qu'elle n'a qu'à parler plantes et jardinage pour capter l'attention de Tsomo.

"Il faudrait que tu me donnes des graines de piment cette année, lance Lham Yeshi.

— Pas de graines de piment", lâche Tsomo comme si elle avait attendu la question. Elle a les lèvres qui tremblent, des larmes lui montent aux yeux, roulent le long de ses vieilles joues flasques. Elle se tait, quoique désirant poursuivre la conversation. Lham Yeshi en est sûre, car la voici qui ajoute bientôt : "J'ai les yeux qui

n'arrêtent pas de larmoyer. Peut-être que je deviens aveugle."

Lham Yeshi sait que les yeux de Tsomo sont malades, mais là ce sont de vrais pleurs et elle en est gênée. "Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu peux me le dire, tu sais."

Tsomo s'essuie les yeux à plusieurs reprises avant de pouvoir parler. "C'est ma voisine. Ce matin, elle a versé de l'eau de riz bouillante sur mes graines de piment." Les larmes coulent à présent sans retenue sur ses joues.

"C'est sûrement un accident.

— Tu parles d'un accident ! Elle l'a fait exprès, oui !" Ses yeux brillent de colère, elle grimace de dégoût. "Tu sais quoi ?" demande-t-elle, mais sans attendre la réponse de Lham Yeshi : "Cette vieille pie sans vergogne a un amoureux. C'est le boiteux qui est toujours au *chorten**. Tu as dû le voir." Lham Yeshi ne le connaît pas, ce que Tsomo a du mal à croire. Tout le monde le connaît. Elle poursuit néanmoins : "Il vient tout le temps la voir. Hier, il est venu, mais elle n'était pas là. Alors il est entré chez moi et je lui ai offert du thé. Et elle est allée s'imaginer que je lui ai offert bien plus que du thé. Non mais, regarde-moi. Comme si ça me démangeait encore, à soixante-dix ans ! Tu me connais, les hommes, le sexe, je ne veux même pas y penser. J'ai eu assez de souffrance pour plusieurs vies, à cause d'eux."

Un long silence. Encore du thé. Encore des biscuits suçotés ou grignotés.

"Assez d'hommes, de sexe et de souffrance pour neuf vies", répète-t-elle, se référant à cette croyance populaire selon laquelle l'être humain pourrait avoir neuf vies.

* Monument commémoratif bouddhique. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

“Et ensuite, que s’est-il passé ?” demande Lham Yeshi, s’efforçant de dissimuler son impatience.

La respiration de Tsomo est anormalement rapide. Elle est encore très excitée, mais Lham Yeshi ne veut pas réagir trop vite.

“Ensuite ? Hier soir elle l’a chassé de sa maison, et ce matin elle a versé de l’eau bouillante sur mes plantes. L’effrontée, non mais tu te rends compte ! Quand j’ai quitté la maison pour venir ici, elle était en train de démonter son cabanon et de rassembler ses affaires. Je suis sûre qu’elle va suivre le boiteux pour aller vivre avec lui. J’étais bien tranquille dans mon coin, quand cette femme est venue me faire tout un tas de courbettes pour que je lui cède un bout de mon terrain et qu’elle s’y installe.” Lham Yeshi sait que ce terrain appartient en réalité à la municipalité. La municipalité qui expulse les nomades ayant construit des cabanons sans autorisation dans et autour de la ville de Thimphu. De nombreux vieillards qui, à la campagne, jouiraient du pouvoir et du respect dus à leur âge au sein de leurs familles se retrouvent ainsi déplacés du jour au lendemain.

“Je te l’ai dit, on trouve un bout de terrain en ville ou aux alentours jusqu’à ce qu’on soit obligé d’aller ailleurs. Certains sont meilleurs que d’autres. Heureusement j’ai toujours réussi à en trouver de bons.” L’air contemplative et calme, le regard perdu dans le vide, Tsomo fixe le mur. Lham Yeshi elle-même a un oncle âgé venu vivre avec elle. Elle a conscience des difficultés que rencontrent les anciens de cette génération pris dans cette période de transition où la famille traditionnelle des campagnes, élargie, tend à disparaître pour laisser la place à la famille nucléaire des villes. Beaucoup sont contraints au changement,

Extrait de la publication

même s'ils préfèrent dire qu'ils ont "choisi" de vivre seuls et d'être "indépendants". Perdus, déboussolés, ils innovent, certains à l'opposé des systèmes traditionnels, songe Lham Yeshi et Tsomo de poursuivre, comme si elle avait lu dans ses pensées : "Avant, les vieux partaient pour des ermitages lointains. Ils renonçaient aux choses de ce monde et passaient le restant de leur vie à prier et à méditer. Mais aujourd'hui, la plupart d'entre nous sont pris entre deux feux. Nous voudrions bien occuper nos journées à prier et à méditer, mais nous avons du mal à nous détacher des biens de ce monde."

Des gens comme ceux dont elle parle, on en voit tous les jours au chorten national de Thimphu, à déambuler autour en chantant des mantras ou à se chauffer au soleil, papoter, rire, discuter, se battre, même, parfois, pour des raisons souvent parfaitement triviales. Tsomo, elle, a choisi de vivre dignement, en toute indépendance. Elle passe une bonne partie de ses journées à marcher autour du chorten et à prier pour recevoir des nourritures spirituelles, bien qu'il lui soit nécessaire de trouver les moyens de se nourrir physiquement aussi.

"Il y a deux ans, poursuit Tsomo, elle est arrivée en me disant : Nous les vieilles, il faut qu'on reste ensemble, il faut qu'on s'entraide, et je l'ai crue. Evidemment, j'ai vite vu par où elle péchait. Elle a beau s'habiller en nonne et porter un chapelet autour du cou, elle ne se consacre pas du tout à la religion. Elle est toujours à se précipiter chez ses riches bienfaiteurs, à les flatter, ou à courir ici et là pour récolter de la nourriture et des vêtements au lieu de prier et d'aller au chorten. Au chorten, du reste, on ne l'y voit jamais, sauf lorsque se déroule une cérémonie

Extrait de la publication

rituelle après laquelle on distribue des aides ou de la nourriture gratuite. Chaque fin de mois, elle est toujours la première à aller à la banque pour toucher son chèque de la Sécurité sociale."

Après une longue pause, elle se secoue comme pour chasser ces pensées, tout son corps tremble pendant une fraction de seconde. D'une voix pleine de remords, mais déterminée, elle dit : "J'ai beau avoir été consacrée nonne, je n'arrive pas à me libérer de toutes les faiblesses du corps et de l'esprit humain." Puis, davantage pour elle-même que pour Lham Yeshi, d'une voix paisible : "A quoi bon tout cela ? Quand vais-je me détacher de toutes ces choses sans importance ?"

Elle se redresse de toute sa hauteur sur le tabouret, les mains sur les genoux, la main droite posée sur la gauche et, une tristesse soudaine dans les yeux, s'arrête de parler. Elle descend de son tabouret, reprend le bonnet de laine rouge qu'elle a posé sur l'étagère de la cuisine et le met sur son crâne entièrement rasé. Elle est sur le point de partir. Lham Yeshi se hâte d'aller chercher un peu d'argent dans son porte-monnaie et le glisse dans les plis du go de son amie. Tsomo fait mine de protester, mais Lham Yeshi insiste.

"Je t'en prie. Tu allumeras une lampe à beurre pour moi au chorten."

Tsomo est déjà sur le chemin, clopinant, lorsque Lham Yeshi lui crie : "Reviens me voir."

Elle s'arrête, se retourne et demande : "Quand ?

— Quand tu veux.

— Quand je veux ? Mais tu n'es pas tout le temps là", lui crie-t-elle en retour, avant de tourner le coin et de disparaître.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ÊTRE UNE FILLE

Tsomo est seule à la maison avec Mère. Dans la cuisine, en train de ranger les plats et les casseroles sur les étagères. Elles sont rarement seules toutes les deux ; c'est un moment privilégié. Un vent vespéral siffle à travers les arbres nus, qui vient heurter les nattes de bambou, les faisant claquer sous le toit. C'est un vent tiède, qui annonce le printemps. Tsomo a vu les bourgeons tout près d'éclater sur les saules.

Encore un moment et la maison sera de nouveau remplie. Les adultes rentreront des champs l'estomac vide, fatigués, les enfants sales, exténués. Mère regarde par la fenêtre, vers l'ouest. Le soleil est juste au-dessus du sommet de la montagne. Elle allumera le feu pour le repas du soir dès que le soleil se couchera. Rien ne presse. Dans cette atmosphère de douce tranquillité, Mère continue de parler à Tsomo tout en rangeant les derniers ustensiles. Elle a toujours dit que Tsomo était un bébé si petit et si faible qu'elle était étonnée qu'il eût survécu. Accompagnant ses paroles d'un geste pour montrer la taille et penchant un peu la tête de côté pour vérifier que la mesure indiquée est la bonne : "Tu n'étais pas plus grande que ça, une petite chose toute fripée qui pouvait à peine ouvrir les yeux. J'ai eu si peur de te perdre."

Extrait de la publication

Tsomo est la première fille, mais le troisième des douze enfants que Mère a mis au monde. Tsomo n'arrive pas à s'imaginer bébé, petite chose toute fripée. Elle est née l'année du Singe. Tsomo adore écouter sa mère lui parler de l'époque où elle était bébé ; c'est émouvant, et rassurant.

"L'année du Singe n'est pas une très bonne année pour naître. Si bien que j'étais inquiète et très attentive à ce que m'a dit l'astrologue quand il a dressé ton horoscope. La marque de ta roue de naissance, *kye tag khorlo*, se trouve sur ton genou.

— Et ça veut dire quoi ?

— C'est précisément ce que je lui ai demandé. Ça veut dire que tu ne tiendras pas en place, que tu auras sans cesse envie de voyager, voilà ce que m'a expliqué l'astrologue. Il était étonné que je lui pose la question. Il a dit que tout le monde savait ça."

"Où donc pourrait bien voyager une fille, même une fille qui ne tient pas en place ?" avait pensé Mère. Ce qui se dit dans un horoscope n'est pas toujours forcément vrai, mais elle avait gardé ses pensées pour elle et écouté l'astrologue ajouter que si le bébé vivait au-delà de trois, puis de quatorze jours, c'est qu'il vivrait très vieux.

"Jusqu'où pourrais-je voyager, Mère ? demande Tsomo songeuse.

— Jusqu'où ? Je ne sais pas. Quand on est une fille, tu sais…" La question de l'enfant remue de vieilles pensées. Puis, doucement, sur le ton de la plaisanterie : "Au nord, peut-être, jusqu'au Tibet, ou au sud jusqu'en Inde." Il y a dans cette prédiction une pointe d'ironie qui fait sourire Mère : voyage-t-on quand on est une fille ?

Extrait de la publication

Elle explique ensuite que toute nouvelle vie vous est donnée par un *khandro* ou *dakini** particulier. Tsomo lui a été donnée par Pema Khandro, si bien que son nom d'horoscope est Pema Tsomo. Mais comme l'un de ses frères aînés a été prénommé Pema Namgyel, on l'a appelée Tsomo tout court, et c'est le nom que presque tout le monde emploie. Dans l'horoscope, il est écrit qu'elle n'a pas accumulé suffisamment de mérites dans ses vies antérieures. Tsomo ignore ce que signifie "accumuler des mérites", mais elle sourit intérieurement : et si on appelait "garçon et fille Pema" son frère et elle, comme le couple qui vit près du grand poirier ? L'homme et son épouse s'appellent tous deux Pema, et les gens les appellent "l'homme Pema" et "la femme Pema".

"Ma pauvre chérie, tu ne seras pas riche. Ton horoscope dit que la prospérité matérielle ne te sera pas accordée, mais que si tu pratiques la religion, tu renaîtras homme dans ta prochaine vie." Ce que ne lui a pas dit sa mère, c'est qu'il est également écrit qu'elle serait tourmentée, et qu'elle souffrirait beaucoup tout au long de sa vie. Tsomo aura eu très tôt sa part de souffrance. A quinze ans, elle n'avait déjà plus que sept frères et sœurs. Cinq étaient morts en bas âge, le dernier était mort-né. Même si ces morts s'étaient pour la plupart produites alors qu'elle était encore trop petite pour les pleurer, elle avait déjà connu un peu de cette souffrance dont parlait son horoscope.

La maison de Tsomo est très grande. La plus grande du village, une construction imposante en bois et en terre, à deux étages. Entièrement

* *Khandro* ou *daikini* signifient "habitant du ciel" ; c'est une manifestation féminine de l'énergie d'éveil.

Extrait de la publication

construit en terre, le rez-de-chaussée n'a que des fentes pour fenêtres, si bien qu'il y fait toujours sombre. Il est réservé aux animaux, la famille occupant le premier et le deuxième étage. Dans le silence de la nuit, Tsomo entend les vaches ruminer. Le bruit sourd que font les animaux en se donnant des coups de corne la réveille parfois. Aujourd'hui encore, quand elle se réveille la nuit, pensant tout d'abord être dans son ancienne maison, elle s'attend à entendre les vaches. Bien que leur maison soit grande, on ne peut pas la voir de loin, surtout en été, parce qu'elle est entourée d'arbres. Des pêchers, des poiriers et des noyers gigantesques, et très vieux. Le printemps les a tous réveillés. Le rose des fleurs de pêcher perce déjà sous la croûte vert foncé des bourgeons. Les bourgeons des noyers sont noirs, gonflés de sève. Tsomo aime le printemps. Elle adore se promener dans les champs, cueillir des fleurs, mais plus encore ne pas être obligée de rester accroupie près du foyer, à disputer aux autres le meilleur emplacement pour avoir chaud.

Mère est toute fière de dire à ses enfants que son arrière-grand-père a construit la maison de ses mains. "Regardez-moi ces énormes poutres. Il les a portées lui-même. Il était si fort que les anciens disent qu'il aurait pu combattre un taureau et avoir le dessus. Mais il avait aussi un côté très doux. Il aimait la nature et c'est lui qui a planté tous ces arbres." Mère devenait nostalgique. Il y a quelques générations, leurs ancêtres étaient considérés comme les *"Wangleng chukpo"*, autrement dit les riches de Wangleng. La première fois que Tsomo a entendu cette expression, elle a innocemment demandé : "Pourquoi est-ce qu'on ne nous appelle plus comme ça ?" Aussi loin que Tsomo peut s'en souvenir, on les

Extrait de la publication

a toujours appelés les *"Wangleng mai chedpo"*, autrement dit ceux de la grande maison de Wangleng. Maintenant qu'elle a grandi, elle comprend que ce nom-là est juste, car la grande maison est tout ce qui leur reste. La plupart des pièces sont vides. Une grande partie de leur richesse a été perdue ou dilapidée au cours des années.

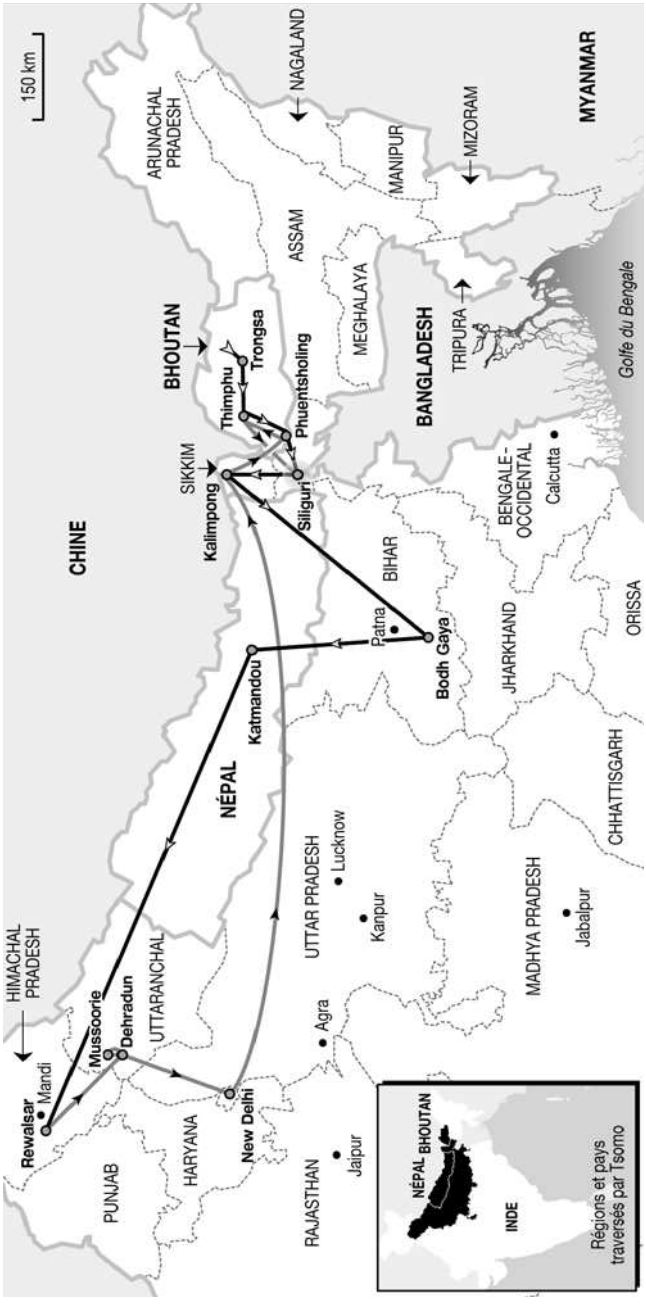
Il y a huit autres maisons, bâties en grappe les unes à côté des autres. Tsomo a très tôt appris que les villageois sont tous plus ou moins parents. Quand on est en bons termes, on parle de "notre ancêtre commun", mais dans le cas contraire on s'accuse les uns les autres d'appartenir à une classe sociale inférieure. Tante Dechen est experte dans l'art d'expliquer la généalogie de chaque famille. Avec une moue de dédain elle déclare : "Ces gens de la maison de Choden Lhamo se conduisent comme des esclaves parce qu'ils ont toujours eu une mentalité d'esclave." Un jour Tsomo a commis l'erreur de lui demander ce que "mentalité d'esclave" signifiait. Tante Dechen l'a regardée avec une surprise non feinte. "Tu ne sais pas ? Ce n'est pas possible ! Es-tu vraiment si stupide ? Tu devrais le savoir ; tout le monde sait ça."

Même les enfants ont conscience d'appartenir à un groupe. Tsomo a l'assurance d'une fille dont les parents payent des impôts. Mère est très fière de pouvoir dire qu'ils ont toujours été de bons contribuables. Ce sont des gens bien, pas des serfs. Les serfs sont des descendants des gens de la plaine amenés là comme esclaves. D'une classe sociale inférieure, ils vivent dans des maisons qui appartiennent à leurs patrons et ne possèdent pas de terres à eux. Les métayers, qui travaillent sur des terres dont ils ont la jouissance,

appartiennent à la classe juste au-dessus. Ni les serfs ni les métayers ne payent d'impôts au gouvernement central. Ils travaillent pour des familles ayant de la terre et vivant un peu plus haut dans la vallée.

Les passions se déchaînaient, les nerfs étaient mis à rude épreuve chaque fois qu'il était question des autres et de savoir qui, d'un tel ou d'un tel, était mieux que l'autre. Le jour où le fils d'Aum Chomo fut rejeté par la famille de sa fiancée au motif qu'ils étaient issus de serfs, elle vint sur la place du village demander à rencontrer la mère de la fille. Les volets s'ouvrirent à grand bruit, des têtes apparurent aux fenêtres, les enfants interrompirent leurs jeux pour voir ce qui allait se passer. Tsomo, qui avait rejoint ses amis, lesquels faisaient cercle autour d'Aum Chomo, observait la scène. Bien campée sur ses pieds, les mains sur les hanches qu'elle avait minces, Aum Chomo cria bien fort pour que tout le monde l'entende. "Et d'où est-ce que tu sors, toi ? Si tu viens du paradis où règnent les dieux, montre-moi donc l'échelle que tu as empruntée pour descendre, et si tu viens des profondeurs de la terre, montre-moi donc l'escalier que tu as emprunté pour monter. Je croyais que nous étions tous venus travailler à la demande de notre maître, que nous mangions dans les mêmes plats, la même quantité de nourriture qu'on nous accorde pareillement à tous. Qu'est-ce qui te fait croire que tu es meilleure que n'importe lequel d'entre nous ?"

Tsomo aurait bien voulu entendre la suite et savoir à quoi ressemblaient l'échelle du paradis et l'escalier du monde souterrain, mais elle n'entendit que la voix de Mère qui lui disait de rentrer. Elle partit à contrecœur et trouva sa mère



Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication